

Traduction littéraire et traduction technique : même démarche / Christine Durieux. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 6 (2000), pp. 13-25.

Bibliogr.

I. Traduction littéraire. II. Traduction — Etude et enseignement.

PER L1037 / FL76950P

# TRADUCTION LITTÉRAIRE ET TRADUCTION TECHNIQUE: MÊME DÉMARCHE

*Christine DURIEUX*  
*Professeur des Universités*  
*Université de Caen, France*

La présente réflexion étant destinée à être publiée dans cette région du monde qu'on appelle en France le Proche-Orient, j'aimerais adopter la métaphore du tapis. En effet, même si le principe du tissage des tapis a probablement pris naissance en Perse, dès la plus haute Antiquité chez les Grecs de même que les autres peuples civilisés du Bassin méditerranéen, le tapis occupe une place privilégiée. Aujourd'hui encore, sur des métiers à haute lisse, de leurs doigts agiles des jeunes filles vont chercher les fils de laine au milieu de la trame pour les nouer et les tasser à l'aide d'un peigne à grosses dents. A observer les mouvements calculés et habiles des tisseuses, maniant les navettes en fonction des nécessités des dessins à reproduire, dirait-on de la fabrication des tapis qu'il s'agit d'un art ou d'une science? et la production de traductions, puisqu'il faut bien y venir, relève-t-elle d'un art ou d'une science? Sans doute, dans ces deux cas présentés en analogie, s'agit-il d'un métier c'est-à-dire de l'exercice d'un savoir faire.

Savoir traduire, est-ce savoir faire une traduction, ou savoir faire des traductions, ou encore savoir faire la traduction? La traduction est à la fois singulière et plurielle.

Elle est singulière et collective dans son action. L'opération traduisante est une, et applicable à une infinité de textes. Placée dans le paradigme de la théorie interprétative-adaptative, la traduction est considérée comme un acte de communication et, à ce titre, son processus est universel tout comme celui de la communication dans lequel il s'inscrit. Autrement dit, le processus de traduction est indépendant de

l'objet sur lequel il porte; indépendant de la nature du texte, de son contenu, et du couple de langues en jeu.

Elle est singulière et individuelle dans son résultat. Chaque traduction produite est unique. Un même texte donne lieu à autant de traductions qu'il y a de lectures du texte original, que ces lectures suivent un axe diachronique ou se fassent en synchronie.

Enfin, elle est plurielle en ce sens que la traduction est polymorphe. La traduction est à la fois interprétation et adaptation. En effet, traduire c'est interpréter le sens du texte original et en générer une adaptation pour le lecteur final. La traduction étant un maillon dans la chaîne de communication, il importe de prendre en considération dans le processus tant l'émetteur (interprétation) que le récepteur (adaptation).

Dans cette vision holiste de la traduction, il n'y a guère de place pour une taxinomie des textes, ni même pour la dichotomie classique: traduction littéraire versus traduction technique. Il serait en effet bien arbitraire de poser une cloison étanche entre les deux. Qu'on en juge:

"Quand on frappe une boule de billard, elle commence par rebondir sur les bandes du billard. En théorie, c'est un système relativement simple, presque newtonien. Sachant que l'on peut déterminer la force transmise à la boule et sa masse, il est possible de calculer selon quel angle elle touchera la bande et donc de prévoir sa trajectoire."

Ou bien, "On remarque que cette portion d'ADN est composée de quatre bases: l'adénine (A), la cytosine (C), la guanine (G) et la thymine (T). Elle contient probablement les instructions nécessaires à la fabrication d'une seule protéine, disons une hormone ou une enzyme. La molécule complète d'ADN contient trois milliards de ces bases."

Ou encore, "L'ordinateur détermine toutes les mensurations en passant en revue les écrans-vidéo et elles sont donc immédiatement utilisables. Nous avons ici une distribution de Gauss normale pour la population animale. Elle montre que la plupart des animaux sont regroupés autour d'une valeur centrale et que quelques-uns seulement, qui apparaissent aux extrémités de la courbe, sont plus petits ou plus grands que la moyenne."

Ces extraits sont-ils tirés de manuels de physique, de biologie ou de mathématiques? Pas du tout. Tous les trois proviennent d'un roman qui a connu un grand succès populaire: *Jurassic Park*.

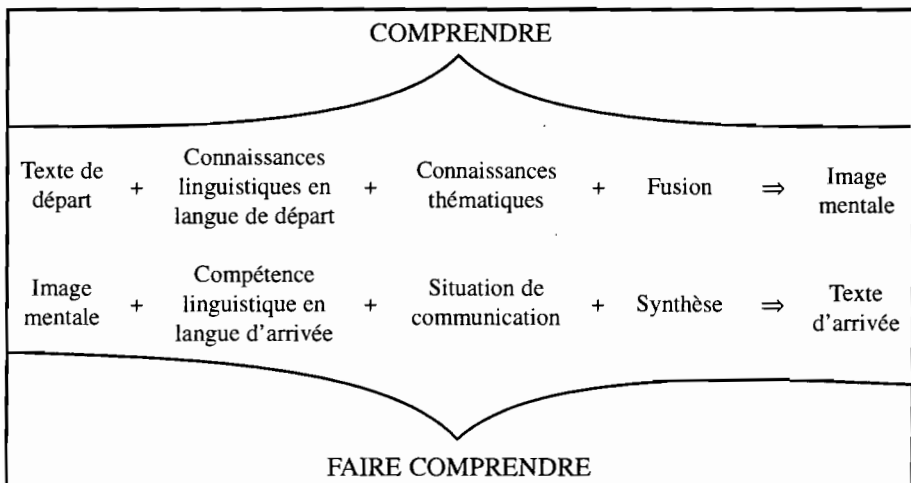
Sans aller jusqu'à cette partie de la littérature américaine contemporaine qui est le fait de scientifiques de formation tels Michael Crichton, Vladimir Nabokov ou encore Thomas Pynchon et bien d'autres, tout roman raconte une histoire qui se déroule dans un cadre certes fictif mais néanmoins inspiré de la réalité. Les personnages évoluent dans un environnement fait d'objets réels, voire techniques: "La petite au chapeau de feutre est dans la lumière limoneuse du fleuve, seule sur le pont du bac, accoudée au bastingage. Le moteur du bac, le seul bruit de la scène, est celui d'un vieux moteur dégingué aux bielles coulées." Marguerite Duras, *L'Amant*.

On constate d'emblée combien il serait vain de voir dans la traduction littéraire un genre à part, noble avec sa charge stylistique et son caractère esthétique, et de rejeter la traduction technique dans le vulgaire, dépourvue de toute qualité d'écriture et réduite à la résolution de problèmes terminologiques. De même que le roman comporte l'évocation ou la description d'éléments techniques nécessitant de la part du traducteur de nombreuses recherches documentaires et terminologiques, un communiqué de presse annonçant la sortie d'un nouveau produit industriel, par exemple, doit présenter un certain style de nature à stimuler l'intérêt du lecteur, à lui rendre le produit sympathique ou attrayant. Il n'y a pas de texte qui soit forme pure sans contenu comme il n'y a pas de texte qui soit uniquement un contenu sans forme. Bref, il est tentant d'affirmer que tous les textes sont mixtes, avec une part de littéraire (style) et une part de technique (terminologie).

Ainsi se dessinent des voies de convergence là où, en apparence et en superficie, on voit couramment des écarts et des oppositions. Ces convergences, nées du paradigme théorique unique dans lequel nous avons convenu de positionner la traduction professionnelle - celui de la théorie interprétative-adaptative de la traduction - se confirment dans la démarche à mettre en œuvre pour la réalisation de traductions. Cette démarche fédératrice est la recherche documentaire.

Dès lors qu'on laisse toutes les approches relevant de la contrastivité et du comparatisme à la traduction pédagogique, c'est-à-dire à cet exercice qu'on appelle traduction et qui est pratiqué dans le cadre de l'enseignement / apprentissage des langues étrangères, exercice qui a pour motivation et pour finalité la mise en regard de deux langues, et qu'on prend pour objet d'étude la traduction professionnelle, la préoccupation première devient: comprendre de quoi on parle et savoir comment on en parle. Or, la seule approche de nature à satisfaire à ces exigences est la recherche documentaire.

Dans ce cadre, le traducteur ne cherche pas de correspondances de langue mais des équivalences de discours. La question qu'il se pose est non pas: quelle est la correspondance préétablie, répertoriée dans les dictionnaires bilingues de tel ou tel mot du texte original? mais: comment un locuteur natif de la langue d'arrivée s'exprimerait-il spontanément pour communiquer la même idée, ou la même réalité? Or, c'est par le biais d'une recherche documentaire menée méthodiquement qu'il va pouvoir découvrir les moyens qu'offre la langue d'arrivée pour exprimer une idée ou une réalité. A cet égard, il est utile de visualiser la décomposition de l'opération traduisante, pour permettre de situer dans le processus la place de la recherche documentaire<sup>1</sup>.



(1) Cf. Ch. Durieux, *Apprendre à traduire*, La Maison du Dictionnaire, Paris, 1995.

Vu comme un acte de communication et non pas comme un exercice de transfert linguistique, traduire, c'est comprendre pour faire comprendre: *comprendre* le texte original et en produire une traduction de façon à le *faire comprendre* à des lecteurs qui ne connaissent pas la langue dans laquelle le texte de départ est rédigé. Au fur et à mesure de la lecture du texte original, le traducteur mobilise ses connaissances linguistiques en langue de départ, condition nécessaire mais non suffisante de l'accès au sens. Comme il ne suffit pas de reconnaître les mots pour saisir le sens d'un énoncé, le traducteur sollicite son acquis thématique, en extrait les éléments pertinents et les fait fusionner avec ses connaissances linguistiques pour comprendre le sens de ce qu'il lit. Toutefois, le traducteur, si cultivé soit-il, n'est pas omniscient et face à un texte spécialisé, par exemple, il risque de ne pas disposer du savoir thématique nécessaire pour appréhender le sens du texte à traduire. Il doit alors rechercher des informations dans de la documentation sur le sujet traité. En procédant à une recherche documentaire dans la langue de départ *et* dans la langue d'arrivée, il va pouvoir comprendre de quoi on parle et découvrir comment on en parle, c'est-à-dire qu'il va puiser dans la documentation, d'une part, les connaissances thématiques dont il a besoin pour comprendre le texte original et, d'autre part, la terminologie et la phraséologie utiles pour produire la traduction.

La recherche documentaire intervient donc à une ou deux étapes de l'opération traduisante selon les besoins du traducteur: (1) en langue de départ - au cours de la phase de mobilisation /acquisition des connaissances thématiques pour accéder au sens du texte à traduire et s'en faire une image mentale; (2) en langue d'arrivée - au cours de la phase de mobilisation /perfectionnement de la compétence de réexpression en langue d'arrivée pour se procurer les moyens offerts par cette langue pour produire un texte correct sur les plans terminologiques et phraséologiques. Ensuite, c'est en fonction de la situation de communication que s'opèrent les choix de formulation puisque le traducteur adapte son discours à ses lecteurs présumés.

On remarque qu'ainsi la recherche terminologique se fonde dans la recherche documentaire. Les manuels, ouvrages et articles spécialisés se substituent avantageusement aux dictionnaires bilingues, en fournissant la terminologie employée en contexte.

Un exemple simple permet d'illustrer ce propos. Dans le bref extrait du roman de Marguerite Duras cité précédemment, la jeune héroïne se trouve sur un bac qui assure la traversée du Mékong. Elle est, nous dit l'auteur, "accoudée au bastingage".

L'application d'une méthode contrastive consisterait à chercher dans un dictionnaire bilingue la correspondance du verbe *accouder* et du substantif *bastingage* dans la langue d'arrivée. Or, même dans une langue européenne comme l'anglais, qui pourtant est riche en vocabulaire maritime, l'expérience induit confusion et perplexité.

Le dictionnaire bilingue français → anglais Harraps, en deux gros volumes, qui s'ajoutent aux deux autres gros volumes de la partie anglais → français, donne:

- accouder (s'):
1. to lean on one's elbow(s); *s'accouder à, sur la table*, to lean one's elbow(s) on the table.
  2. to fall into line elbow to elbow; to touch elbows.
- bastingage: nav.
1. hammock netting; *toiles de bastingage*, hammock cloths.
  2. (pl.) bulwarks, topsides, rails.

On remarque que le verbe ne figure en entrée de ce dictionnaire qu'à la forme pronominale. Rien n'est précisé quant au participe passé. Sur le plan de la motivation du terme, celle-ci est transparente dans les correspondances proposées, le radical *coude* dans la morphologie du verbe *s'accouder* se retrouve explicitement dans les formulations en anglais - *elbow(s)*.

En revanche, rien n'explique la différence entre les correspondances données sous la rubrique 1 et la rubrique 2. Le seul lien entre les deux est la présence d'*elbow(s)* [= *coude(s)*].

Pour le substantif - *bastingage* - que l'on peut qualifier de terme technique, il est surprenant de trouver autant de propositions en anglais. Face à la multiplicité des correspondances possibles, que peut faire le traducteur? Considérer, sans autre forme de procès, que tous ces substantifs sont de parfaits synonymes, et donc interchangeable et en prendre un au hasard? Et pourquoi cette distinction entre singulier et pluriel, le pluriel donnant lieu à des correspondances autres que la forme plurielle de la correspondance de ce substantif au singulier? Un *bastingage* serait-il une réalité différente de celle que désignent des

bastingages, au même titre que *assise* (au singulier, désigne un rang de pierres de taille qu'on pose horizontalement pour construire une muraille) et *assises* (au pluriel, renvoie à une réunion de juges qui siègent ou à la session d'une Cour criminelle)? Si l'on opère par contrastivité, alors on retiendra la correspondance au singulier puisque le terme bastingage est au singulier dans le texte français.

Au moment de produire la traduction, conformément au modèle indiqué pour la construction en anglais de la correspondance du verbe s'accouder, on sera tenté d'écrire:

She is leaning her elbows on the hammock netting.

Soit, littéralement, elle appuie ses coudes sur les filets des hamacs (!).

Il est clair que la méthode contrastive achoppe sur la mise en contact des deux langues:

bastingage  $\longleftrightarrow$  hammock netting

L'erreur tient au fait qu'on joue ainsi sur les mots sans chercher à comprendre la situation décrite en vue de la faire comprendre au lecteur final. Qu'est-ce qu'un bastingage? et sur quoi la jeune fille peut-elle être accoudée?

La solution passe par la recherche documentaire qui, seule, est de nature à permettre une analyse des champs sémantiques et une synthèse des éléments de connaissances linguistiques et thématiques pertinents. Voici une décomposition sommaire de la démarche à appliquer pour parvenir à la production d'une traduction efficace.

Le dictionnaire unilingue français choisi est le Grand Dictionnaire Larousse Encyclopédique.

- ① BASTINGAGE n.m. (de *bastingue*, toile matelassée d'origine provençal). Garnitures de caissons en bois ou en fer, de construction légère, placées autrefois au-dessus du plat-bord des navires de guerre ou autour des passerelles, et destinées à recevoir les hamacs de l'équipage. Aujourd'hui, partie de la muraille dépassant le pont.

A ce stade, on comprend la motivation de la correspondance donnée dans le dictionnaire bilingue - *hammock netting*. Il s'agit bien de moyens de rangement des hamacs de l'équipage. Peut-on imaginer la présence de ce type d'objets sur un bac traversant un fleuve? Il est clair que le



contexte est différent. Certes, il y a lieu de retenir la signification plus contemporaine, soit la partie de la muraille dépassant le pont. Toutefois, on peut s'interroger: sur un bac, qu'appelle-t-on la muraille?

② MURAILLE n.f. (de *mur*). Ensemble, suite de murs épais, ...

Dans le domaine maritime: tout ce qui constitue l'épaisseur de la coque d'un navire, depuis la flottaison jusqu'au plat-bord.

On comprend que la flottaison est probablement la ligne de flottaison, mais sans doute n'est-il pas inutile de vérifier ce qu'est un plat-bord.

③ PLAT-BORD n.m. Bordage qui termine le pourtour d'un navire.

L'imbrication se complexifie. De fait, à ce stade, il y a sans doute lieu de vérifier ce qu'est un bordage.

④ BORDAGE n.m. Revêtement en planches épaisses ou en tôles couvrant la membrure et les baux d'un navire.

Qu'est-ce que la membrure et les baux d'un navire?

⑤ BAU n.m. (du néerlandais *balk*, poutre). Chacune des poutres transversales reliant les murailles d'un navire et supportant les ponts.

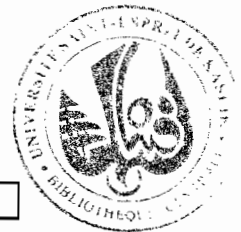
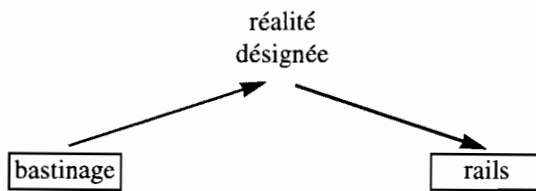
⑥ MEMBRURE n.f. Grosse charpente d'un navire.

Le jeu de poupées russes déclenché par les consultations du dictionnaire encyclopédique est motivé par la nécessité de rechercher la définition de mots ignorés entrant dans la définition d'un terme plus générique. Cet enchaînement résulte de la conception du dictionnaire en question. Néanmoins, d'une part, Larousse est une référence pour la langue française et, d'autre part, la possibilité de mener cette recherche par terme vedette et de la faire progresser d'entrée en entrée font de cette série de consultations sans doute la démarche la plus facile. Néanmoins, il faut encore procéder par substitution d'éléments compris aux termes ignorés dans les définitions recherchées.

La consultation d'un manuel de construction navale prendrait probablement plus de temps. En revanche, le maniement d'une encyclopédie peut présenter le meilleur rapport temps / efficacité. Que cherche-t-on à savoir? Ce qu'est un bastingage. Cette interrogation ne se situe pas dans un vide intellectuel total. Le traducteur sait, compte tenu du contexte et de ce qu'il a déjà compris de la narration, qu'il doit s'agir

d'un élément de la construction du bac. Il faut donc chercher des informations sur la construction de navires. Par exemple, en se reportant au Thésaurus de l'Encyclopaedia Universalis, on relève les articles: navale (architecture) et navales (constructions). La consultation du premier de ces articles apporte la réponse souhaitée avec une description de la structure générale d'un navire; de plus, des illustrations montrent le positionnement des différents éléments et indiquent leur dénomination.

Il ressort de toute cette séquence de consultations d'ouvrages encyclopédiques unilingues français que le bastingage est la rambarde servant de garde-fou qui est placée à la périphérie du pont d'un navire. A ce stade, l'image mentale apparaît clairement: la jeune fille est penchée en avant, et prend appui sur la barre supérieure de la rambarde en question. D'ailleurs, cette image n'est pas sans rappeler l'affiche du désormais célèbre film de James Cameron, Titanic. Avec la formation de cette image mentale, on peut dire que la phase de compréhension est menée à bien; il s'agit ensuite de faire en sorte que le lecteur de la traduction à son tour se fasse cette même image mentale à la lecture de la traduction produite. La démarche consiste alors à oublier en quelque sorte les unités linguistiques utilisées dans le texte de départ, à ne retenir que la réalité désignée puis à chercher comment cette réalité est dénommée dans la langue d'arrivée. Le processus mis en œuvre peut être schématisé de la manière suivante:

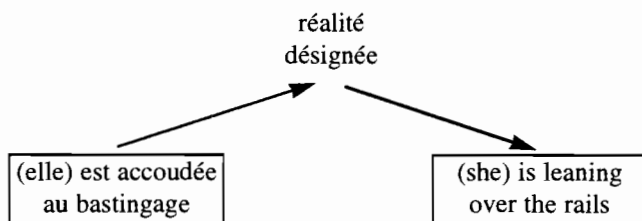


On pourrait multiplier les exemples montrant la place du discours technique et, donc, de la recherche terminologique, en traduction littéraire. L'extrait choisi du roman de Marguerite Duras en fournit un autre exemple avec le bruit "d'un vieux moteur déglingué aux bielles coulées." Pour pouvoir traduire ce passage, en quelque langue que ce soit, il faut (1) savoir ce qu'est une bielle, (2) reconnaître la collocation couler une bielle, (3) prendre conscience de la réalité évoquée et de ses

conséquences en matière de bruit de moteur, (4) trouver l'expression naturelle de cette réalité dans la langue d'arrivée, (5) choisir la dénotation en tenant compte de la connotation. Dans cet exemple, il ne s'agit pas d'un traité de mécanique qui appellerait une stricte dénomination correspondant uniquement à la dénotation; la réalité est désignée pour évoquer un bruit qui, lui-même, suscite toute une série d'autres évocations: vieux matériel, mal entretenu, manque de moyens, pauvreté, tiers-monde, expatriation, etc.

On constate que la traduction ne saurait être réduite à un simple exercice de recherche terminologique, que le texte original appartienne au genre littéraire ou au genre technique. Il y a aussi un exercice de "mise en texte", pour ne pas dire mise en scène, de cette terminologie.

Là encore, autre convergence, le schéma illustrant le traitement traductologique est pratiquement superposable au schéma ci-dessus illustrant le traitement terminologique.



La traduction proposée ne constitue pas une correspondance linguistique mais une équivalence discursive. C'est, en quelque sorte, la verbalisation en anglais de l'image mentale qui s'est formée à la lecture de ce passage du roman français. Cette traduction n'est peut-être acceptable que dans ce contexte; elle échappe à la description de la langue et ne vaut que par sa dimension communicative.

Avec ce très court extrait d'un texte littéraire, on constate que la méthodologie conçue initialement pour répondre aux besoins de la traduction technique<sup>2</sup> est pleinement applicable à la traduction

(2) Cf. Ch. Durieux, *Fondement didactique de la traduction technique*, Didier Eruditions, Paris 1988.

littéraire. Romans, mémoires, biographies, essais, pièces de théâtre, épopées, sont autant de genres de textes pour la traduction desquels cette méthodologie peut se révéler très efficace. Même si leur valeur esthétique est grande, leur contenu n'en est pas moins empreint de réalités concrètes, tangibles, constatables et explicitées dans des ouvrages de nature technique.

Tout comme dans la fabrication de tapis, les fils de laine ou de soie enroulés sur des navettes, passés entre les fils de chaîne auxquels ils sont noués, sont de longueur variable selon le dessin à reproduire, les étapes de l'opération traduisante peuvent être modulées en fonction du texte à traduire.

En outre, dans les deux cas, la méthode de travail est générique mais l'objet produit est une pièce unique. Si le tapis porte la marque d'une fabrique, il porte aussi la spécificité de celle qui l'a tissé. La traduction est incontestablement le résultat d'une interaction personnelle entre le texte et le traducteur, et elle porte la marque de ce dernier.

Qu'en est-il alors de la fidélité: au carton de tapisserie comme au texte original? A la fois lecture et écriture, à la fois interprétation et adaptation, la traduction n'est pas une trahison. En effet, ce processus à double détente n'est aucunement en contradiction avec la notion de fidélité. Être fidèle, c'est respecter l'effet déclenché par le texte original, c'est choisir pour la production de la traduction les formulations en langue d'arrivée les mieux à même de produire sur le lecteur final le même effet que celui qu'a éprouvé le traducteur à la lecture du texte en langue de départ. Il ne s'agit pas de suivre au plus près la structure et la forme du texte original mais d'en restituer l'effet à l'aide des moyens linguistiques naturels offerts par la langue d'arrivée.

Que la lecture du texte original provoque peur, angoisse, rires ou pleurs, il importe que la lecture de la traduction suscite les mêmes émotions. Ainsi, la fidélité se situe non pas par rapport à l'amont - moyens linguistiques utilisés dans le texte original - mais par rapport à l'aval, c'est-à-dire à l'effet produit chez le lecteur. On constate qu'à la convergence d'ordre méthodologique s'ajoute une convergence au niveau de la finalité. En effet, cette vision de la fidélité s'applique indifféremment aux textes techniques et aux textes littéraires. Le choix

des formulations se fait en fonction de la réaction à déclencher chez le lecteur: dans le domaine spécialisé ou commercial, il peut s'agir d'inciter à acheter un produit, à investir dans une entreprise, à conclure des partenariats, etc. et en littérature, il peut s'agir d'émouvoir, d'attirer sympathie ou compassion, etc.

Finalement, traduction littéraire, traduction technique et terminologie, loin d'être des activités distinctes souvent renvoyées dos à dos, s'inscrivent en réalité dans un même paradigme théorique, se trouvent impliqués dans une même méthodologie, et poursuivent une même finalité.

Le traducteur est tour à tour écrivain dans la recherche de style, terminologue dans la recherche du mot juste et scientifique dans la recherche de compréhension des objets et des phénomènes, des processus et des contenus. L'implication majeure de ce constat concerne la didactique. Sans doute serait-il efficace de faire de cet esprit de polyvalence le fil conducteur d'un programme de formation de traducteurs.

## **BIBLIOGRAPHIE**

- Christine Durieux, *Apprendre à traduire*, La Maison du Dictionnaire, Paris, 1995.
- *Fondement didactique de la traduction technique*, Didier Érudition, Paris, 1988.